

LAISSER LA JOIE DECIDER

Comme je les guettais tes lettres. Aujourd'hui je me souviens de quelques mots, « ton lit-de-terre-cheveux », et Nerval et Verlaine, mais je me souviens avant tout du dessin de ton écriture sur le papier, ces « l » que je trouvais si beaux avec leurs boucles démesurées, le gris de l'encre – une seule fois un noir dense, un noir de feutre épais –, le papier à carreaux où il me semblait encore déceler le parfum du train où tu écrivais le plus souvent, en plus de celui de tes cigarettes, ta façon de remplir les pages, l'épaisseur de l'enveloppe pleine de feuilles, cette façon d'écrire mon prénom qui à cette époque, je le croyais, disait tout de moi, avec « chère » devant et parfois « très chère ». Je t'imaginai accoudé et cueillant pour moi les mots par la fenêtre.

Chaque jour méritait d'être vécu, puisqu'il apporterait peut-être une lettre, et avec elle, avant même de la lire, l'intense joie de la reconnaître couchée au sol de l'entrée. J'attendais des heures avant de l'ouvrir, je la touchais, je la respirais, je la cachais, je la retrouvais, je la couvais. Il faudrait retrouver le bonheur de s'aimer de loin. Il faudrait retrouver le bonheur de s'aimer comme des inconnus s'aiment, s'honorer comme des étrangers.

Avant de nous écrire, nous nous étions regardés vivre de loin, à peine, un minuscule événement quotidien nous avait obligés à échanger quelques phrases juste avant de quitter le lieu qui nous avait réunis. Nous étions des inconnus. Nous sommes devenus des inconnus qui s'écrivent. Le papier était notre berceau, notre île, notre épopée. Rien ne nous pressait, aucune perspective, aucun prétexte, aucune raison d'être : nous sommes devenus des inconnus qui s'aiment dans la page et qui ont toute la vie. Ce fut un poème durable.

Il faudrait retrouver le bonheur de s'aimer de loin, comme des inconnus. Avoir la même grâce que Jésus, la même innocence. La même chasteté. Ce ne sont pas les baisers que la chasteté empêche, ce ne sont pas les étreintes, ni les cheveux qui baignent les pieds nus et les bénissent. Ce qu'elle empêche, c'est de déposséder quiconque de son histoire, de sa parole, de sa mémoire, de son secret. C'est de confisquer son voyage et de réduire sa vie à une chose utile ou même à une chose aidante. C'est de manger sa blessure, de l'étouffer au lieu de la veiller, et d'éteindre son rayonnement avec sa propre lumière.

Sans norme et sans nom, sans rien qui puisse se justifier, sans projet et sans appartenance, nos lettres m'ont initiée à cet amour-là. A ne pas gommer l'espace entre nous et célébrer la joie d'où qu'elle vienne. Lui laisser le temps d'advenir et la laisser décider de nos vies.

C'est cela qu'il fait, l'homme de l'Evangile qui vend tout ce qu'il possède pour acheter le champ où un trésor est caché (Mt 13,44) : il laisse la joie décider de sa vie. Il est écrit que ce trésor, c'est le Royaume des cieux. Dans le texte, on voit qu'il est caché une première fois puis caché encore. C'est de sa lumière ensevelie pourtant que le monde irradie, et c'est lui qui rend incandescente cette terre anodine. Un peu plus loin dans le même texte d'Evangile, on lit que le Royaume est aussi comme ce marchand qui vend tout pour une seule perle fine

(Mt 13,45). Ce n'est plus l'heure de marchander, avec une seule perle... C'est l'heure de laisser la joie décider son chemin inédit.

Quand ma joie décide, ce que je possède ne me barre plus le chemin. Ce que je possède ne m'est rien. C'est son signe. La joie fait de la place, ouvre entièrement l'espace. Ce que rien d'autre ne sait faire, désarmer ma compulsion à posséder, à me posséder, elle le fait. Elle réduit, en un flamboiement, mes possessions en poussière et les perles amassées n'enrayent plus son chant.

La joie décide et le monde s'invente sous mes pas.